

Une plongée avec Arnaud RYKNER *dans la neige* (2016)

dans la neige. Le blanc, l'universel, le Tout. L'œuvre d'Arnaud Rykner, publiée en 2016 aux éditions du Rouergue traite de tout cela, sans trop de mots et avec du silence. Elle en traite simplement, ingénument, poétiquement ; et c'est bien cette prouesse stylistique qui fait de cet ouvrage une œuvre singulière. Singulière, unique avec comme personnage principal une pensée, celle de Joseph, Tobias ou qui vous voulez. L'étiquette n'est plus. Le concept n'est plus le roi. Ce qui compte ici, c'est le maintenant. Nous sommes *hic et nunc* et c'est bien cela qui nous émerveille. Nous écossons des petits pois, nous nous baladons, nous nageons dans l'eau... Rien de plus simple, de plus grand. Cette œuvre accomplit. Elle nous accomplit, nous élève en nous réapprenant ce que signifie « simplicité ». Il s'agit de vivre sans frontières théoriques, conceptuelles, brimant notre intériorité, la divisant, la séparant du monde qui pourrait n'être qu'une extension de cette dite intériorité. Sous quelle modalité exister pour être tout dans le « maintenant » ? Il ne faut plus être un, et c'est très certainement ce que nous démontre cette pensée spontanée, délestée de tous types de raisonnements, de discours réflexifs. Il n'y a plus de *logos* et sans cette entité raisonnante en nous, nous ne sommes plus déterminés, nous ne sommes plus ce « un » que nous étions auparavant, quand nous écrivions, comme Joseph... L'on vit dès lors dans le « maintenant », sans plus exister dans le projet ou dans le souvenir, l'on EST tout simplement. On existe comme Joseph sans plus aucune limite.

A la première lecture, nous nous sommes tous posés des questions. Ai-je véritablement compris ? Pourquoi ces doubles espaces ? Qui est Joseph, Tobias ? Qui est Lisa ? Mais qu'a-t-il donc dans sa poche ? Pourquoi ce chien ? Voilà la puissance de l'œuvre d'Arnaud Rykner. Une puissance simple mais percutante, déroutante même. Des petits tas de neige entre les mots pour rendre le silence retentissant. Il invite le lecteur à monter dans un train direct direction l'esprit du narrateur. Un esprit disloqué en une multitude de paradigmes, après tout qui est le narrateur ? Un « je », un « nous »... Une indétermination constante où tous ses fragments identitaires se rassemblent pour former une entité, une pseudo unité. L'auteur s'émancipe même des terminaisons de conjugaisons pour monter une temporalité par des périphrases verbales. D'ailleurs, de nombreuses répétitions jalonnent le texte, ou nous devrions dire l'esprit du narrateur. Non elles ne sont pas redondantes et lourdes. Elles ouvrent vers une sécurité, un cocon douillet dans lequel il se sent bien, apaisé. C'est le calme qu'il n'a de cesse de rechercher durant le récit. Le calme d'une forêt, le calme d'un cimetière, le calme de l'effacement dans la neige. Une neige qui semble fondre en Joseph l'emportant avec elle vers un ailleurs. Peut-être une utopie, un non-lieu, où il pourra vivre pleinement sa liberté.

Ce silence qui précède inévitablement l'entrée d'un *autre* monde dans le nôtre, au théâtre comme dans la page vierge du livre, semble être comparable à celui qui protégerait cette œuvre. Protection tendre et mise en danger incomparable que le silence. Il est lourd des étages de sens qu'il doit porter et, pourtant, il ne laisse aucune trace dans la neige. Il est la voix intérieure qui nous conduit, qui nous montre avec l'émerveillement de l'enfant, sans expliquer, qui nous cache également. Il est tout ce qui n'est pas dit par nécessité, par choix, ou instinctivement. Mais le langage, cet outil, s'opposerait pourtant formellement à ce silence. Et au fil du « roman », nous ait démontré que ce langage est bien celui qui vise le silence, qui tend à s'y fondre. En effet, il est cet espace où le non-dit, l'omission, le rien, l'absence peuvent exister, se côtoyer, flouter leurs propres frontières. C'est bien par et pour le silence que les mots, le langage, signifient. Et ici, tout tend à « remettre du silence dans la parole » et à « défaire la part du langage qui nous enferme » comme, il semblerait, une invitation à découvrir une nouvelle part du langage, celle du silence, celle de la liberté.

« Je » est mort. Arnaud Rykner sonne le glas de l'Auteur omnipotent et sacré. A l'instar du protagoniste du roman, Rykner cherche par son expérimentation littéraire à se défaire, à disparaître totalement pour libérer les mots du langage, de la connaissance et du monde. S'inscrivant dans une généalogie de la déconstruction, dont l'origine peut être, parmi tant d'autres, *Madame Bovary* de Flaubert, *dans la neige* répond et matérialise la vision de Roland Barthes qui dit, dans son article, *La Mort de l'Auteur* : « *L'écriture c'est ce neutre, ce composite, cet oblique ou fuit notre sujet, le noir et le blanc ou vient se perdre toute identité, a commencer par celle-là même du corps qui écrit* ». La démarche ryknerienne consiste à se décomposer, à ne plus être qu'une entité spectrale, abstraite qui n'est là que pour donner une origine à l'ouvrage. L'écrivain n'est plus celui qui pense l'œuvre, qui la modèle selon ses volontés, mais celui qui l'écrit : il n'est plus littérateur mais graphiste. Le *Je*, le Sujet et l'Individu, cette triade infernale et réductrice, disparaissent au profit de la Liberté. La littérature n'est plus un objectif, elle est un moyen pour « embrasser la vie », pour se donner totalement à l'Autre, à la Multitude, à la Différence. Détruisant les barrières, Rykner nous invite à le suivre et à radicaliser sa démarche afin d'offrir une nouvelle prose, un nouveau langage, un post-roman qui n'aurait plus besoin d'un auteur pour exister mais qui pourrait se suffire à lui-même.

Manon DOS SANTOS
Géromine CRETINON
Aurélien GONZALES ROSSI
Lucas PEYRE